

JOURNAL DE LA HAYE.

DE L'ABONNEMENT.
 La Haye. Provinces.
 Pour un an. 26 fl. 30 fl.
 Pour six mois. 14 » 16 »
 Pour trois mois. 7 » 8 »
PREMIERES LIGNES 1 fl. 50, timbre
 et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION,
 à La Haye, Loge Neustraet,
 derrière le Prinsgracht (Noordzijde).
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES
ANNONCES,
 Chez M. Van Weelden, Libraire,
 Spaai, à La Haye.
 Les lettres et paquets doivent
 être envoyés à la direction franco de port.

LA HAYE 14 Juin.
 Le 24^e anniversaire de S. A. R. Henri des Pays-Bas. De nombreux drapeaux flottaient sur les principales rues et sur les édifices publics. Le carillon a continué d'entendre, par intervalle, et une grande parade a eu lieu.

On a reçu des nouvelles de l'escadre sous le commandement de la prince Henri des Pays-Bas, elle se trouvait, le 7 de ce mois, à la hauteur du Nord-Voorland.
 La séance d'hier de la seconde chambre des Etats-Généraux a été consacrée à la formation d'une liste de candidats à présenter au roi pour la nomination d'un membre de la haute-cour.
 La nomination du premier candidat, deux scrutins ont eu lieu, et M. Campegius Hermanus Gockinga, juge au tribunal de Winschoten ayant eu la majorité de voix a été proclamé premier candidat.
 Trois scrutins eurent lieu pour la nomination du second candidat, et M. Willem Carl Bernard Wintgens, conseiller à la cour provinciale de la Hollande-Méridionale fut déclaré deuxième candidat.
 Comme troisième candidat a été nommé, après quatre tours de scrutin, M. B. Wichers, vice-président de la cour provinciale de justice à Groningue.

On écrit d'Utrecht, le 12 juin. Hier, à 6 heures et demie de relevée, est arrivé en cette ville l'empereur de Russie, accompagné d'une nombreuse suite. Après avoir fait changer les chevaux, S. M. I. a continué sa route pour Berlin, par Arnhem.

Nous apprenons que M. N. Pieneman fils, met la dernière main au grand tableau représentant l'inauguration du roi à Amsterdam. Lors du séjour de l'empereur de Russie en cette ville, le roi avait fait donner ordre de porter le tableau au palais; l'empereur l'a examiné avec beaucoup d'intérêt et a daigné en donner sa haute satisfaction à M. Pieneman.
 On se propose de satisfaire au vœu exprimé par plusieurs personnes, le tableau sera exposé pendant 14 jours, à partir de lundi, le 15 de ce mois, dans une des salles de l'academie de dessin, où le public sera admis de 12 à 4 heures. Le prix d'entrée sera de 10 cts.; le montant sera employé par la régence de la ville à un usage philanthropique.

On est entré dans le port de Curaçao durant l'année 1843; 53 navires mesurant 552 tonneaux, venant de ports européens, 200 de 4955 ton. de l'Amérique du Nord, 298 nav. de 462 ton. de l'Amérique du Sud et 205 navires jaugeant 146 tonneaux des colonies aux Indes-Occidentales. Ce qui fait ensemble 551 navires mesurant 31,390 tonneaux, en sorte que les arrivages de 1843, ont éprouvé une augmentation sur ceux de 1842, de 3 navires et de 3776 tonneaux.
 On a exporté de Curaçao, et de Bonaire 96,426 barils de sel. L'exportation du sel, en 1842, ne s'élevait qu'à 30,500 barils.
 Les registres de l'état-civil de Curaçao et des îles y appartenant, en 1843, le nombre des naissances de Curaçao et des îles y appartenant s'est élevé à 486, et le nombre des décès à 387, pour ce qui concerne la population libre, tandis que le nombre de naissances des nègres s'est élevé à 285 et celui des décès à 155.

Jurisprudence militaire en Hollande sur le duel.
 Haute cour militaire.
 Affaire du duel entre M. van Bolhuis, professeur à l'école militaire et M. van Lith de Jeude, 1^{er} lieutenant.

Contenu du Journal de La Haye. — 15 juin 1844.

THÉÂTRE-ROYAL-FRANÇAIS.
 Mlle Flamand a obtenu hier à son premier début dans les rôles de chanteuse un véritable succès d'enthousiasme. Sa première cavatine dans le rôle de *Barbier de Séville* ainsi que l'air du *Serment*, chanté au second acte, ont été couverts par les applaudissemens longtemps prolongés de toute la salle.
 Son succès a été plus légitime, et nous pensons que l'administration bien que la public n'auront qu'à se féliciter de cette acquisition.
 Mlle Flamand est d'une si grande justesse, l'équilibre de son son se fait avec tant de pureté et d'aplomb, les fioritures sont si sûres, que l'on oublie bien vite ce que le timbre laisse parfois à désirer.
 Sa nouvelle de la supériorité d'une bonne méthode sur une belle voix.
 Il est peut-être à regretter, que Mlle Flamand ait choisi pour la leçon de chant, l'air du *Serment*, qui a été fait pour Mme Damoreau, et qui ne satisfait pas les connaisseurs, à moins d'être chanté par celle-ci.
 On ne peut avoir aucune occasion pour juger si l'artiste a de l'âme et de la sensibilité, que par une méthode parfaite et par une connaissance exacte de l'intonation.
 Plus on entendra M. Garbet, plus on sera convaincu de son mérite.
 M. Léon-Fleury et Lorezzo sont deux artistes trop estimables et trop aimés du public, pour ne pas les laisser se relâcher, contre tout ce qui pourrait leur faire perdre quelque chose de cette faveur, dont ils sont jus-

Nos lecteurs se rappelleront que M. van Lith de Jeude, ainsi que le capitaine Knop et le lieutenant Pels Rycken furent accusés devant la haute cour militaire, le premier d'avoir tué en duel le professeur van Bolhuis, les deux autres d'avoir participé à ce fait en qualité de témoins de M. van Lith de Jeude. Lors du commencement du procès devant la haute cour militaire, nous avons donné sur cette malheureuse affaire plusieurs détails, pour lesquels nous renvoyons le lecteur à notre numéro du 28 dernier.
 On y verra que M. van Lith de Jeude, acquitté par le conseil de guerre du Rhin-Septentrional, fut traduit devant la haute cour militaire, le ministère public ayant interjeté appel du premier jugement.
 C'est hier que la haute cour militaire a prononcé son verdict qui déclare coupables MM. van Lith de Jeude, Knop et Pels Rycken, et les condamne: M. van Lith de Jeude comme coupable de meurtre avec circonstances atténuantes, à la peine de la réclusion pour le terme de cinq ans; M. Knop et Pels Rycken, comme ayant participé à ce meurtre, avec circonstances atténuantes, à la peine de la réclusion pour le terme de trois ans.

Nouveaux détails sur le voyage de l'empereur de Russie.
 L'empereur de Russie a fait distribuer les cadeaux suivants, à Londres:
 A chacun des six principaux seigneurs de la maison de la reine Victoria, S. M. I. a daigné offrir une magnifique tabatière en or, ornée de son portrait entouré de diamans.
 Aux écuyers et au Groom de service il a été donné de la part de l'empereur des tabatières pareilles aux précédentes, mais ornées du chiffre impérial en brillans; aux trois premiers officiers des écuries royales des tabatières en or. Plusieurs boîtes, montres et bagues furent remises au maître de la maison de la reine pour être distribuées aux principaux domestiques de son département. Nous avons déjà dit hier que l'empereur a accordé en outre une gratification de 2,000 liv. st. aux domestiques inférieurs.
 S. M. I. a fait remettre aussi à la société pour le soulagement des étrangers indigens, 1,000 guinées; pour l'achèvement du monument de Nelson 500 l. st.; pour l'érection du monument en l'honneur du duc de Wellington, 500 liv. st.; pour le fonds des courses d'Ascot, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, 500 liv. st. comme contribution annuelle; aux pauvres de la paroisse de St-George 200 guinées; pour la fondation d'un hôpital pour les allemands indigens, 100 guinées; pour être distribuées parmi les domestiques de l'ambassadeur russe une somme considérable; enfin aux commissaires de police, le colonel Rowan, M. Mayn et le capitaine Harpur qui avaient été attachés à la suite de S. M. I. durant son séjour à Londres, une bague en diamans; et au capitaine sir Francis Collier qui eut l'honneur de gouverner la barque dans laquelle l'empereur fut conduit à terre, à son arrivée, une belle tabatière en or, ornée de brillans et du chiffre impérial, etc.

Finances d'Espagne.
 Les questions de finances sont à l'ordre du jour. Voici un article publié à ce sujet par *El Tiempo*: M. Mon a compris, si nous ne nous trompons, notre pensée, et est entré parfaitement dans l'esprit de notre système, en prenant la première disposition qui ait signalé son existence après la longue inaction dans laquelle il est, depuis son entrée au ministère. Cette mesure sera un grand pas de fait pour la réalisation du plan que nous avons esquissé; et, si nous devons en croire certains bruits, d'autres actes plus significatifs encore vont confirmer, d'une manière

qu'ils les légitimes possesseurs, et que l'on voudrait les voir conserver tout le temps qu'ils seront attachés à notre théâtre. Voilà pourquoi nous leur dirons avec une bienveillance dont les éloges accordés couvent à leur beau talent garantissent la sincérité, que lorsqu'on a chanté, il n'y a que peu de jours, avec la perfection qu'a déployée le premier dans *Lucie* et le second dans *La Juive*, on est blâmable de soigner aussi peu son chant qu'ils l'ont fait hier au soir. M. Leon-Fleury a terminé sa cavatine, qui était du reste bien exécutée, par un cri tellement fort, que sa voix s'en est ressentie pendant le duo, et qu'elle lui a fait pleinement défaut au point d'orgue. M. Lorezzo a également lancé, au hasard, un trait qui n'avait pas été étudié d'avance, et qui, ainsi, que cela devait naturellement arriver, a tout à fait manqué. Nous ne signalerons pas tous les passages où la justesse du son a laissé aussi beaucoup à désirer. Ces défauts ne sont pas inhérents aux artistes dont il s'agit. Ils proviennent d'une négligence aussi déplorable au point de vue de l'art, que peu convenable par rapport au public dont la faveur devrait être un motif de plus pour marcher sans cesse dans la voie du progrès.
 L'orchestre aurait droit de grands éloges, pour la manière dont les accompagnemens ont été joués hier au soir, si le mouvement beaucoup trop précipité du final du second acte, n'eût transformé ces beaux morceaux en un véritable charivari.
 Nous entendrons demain au soir Mlle Flamand, pour son second début, dans le *Domino Noir*, qui permettra de mieux juger de son talent de comédienne.

On écrit de Paris:
 Si la nouvelle suivante est vraie, elle mérite qu'on l'annonce. On dit qu'un de nos plus zélés rieurs vient d'organiser pour le prochain *Steeple-Chase* de la croix de Berny, une course originale par sa nouveauté; puisque tous les tenans seront des dames, les plus hardies amazones de la haute fashion. Parmi les écuyères engagées, on en cite déjà 6 dont le talent n'est pas seulement un prétexte de galanterie, mais donne lieu à croire que la lutte sera sérieuse. Le prix destiné au vainqueur n'est pas encore connu. Tous les membres du *Jockey-Club*, tous les habitués du *Sport* et *Turf* ont commandé pour

décisive, que le ministre est résolu enfin à suivre la marche que nous seuls avons conseillée de prendre, c'est-à-dire, à dégraver entièrement les revenus de l'état, si l'on ne veut voir le pays en proie à une consagracion générale. S'il agit ainsi, nous ne pourrons que le féliciter d'une conduite que le pays saura apprécier, et qui ne peut être blâmée que par ceux en qui le guberna individuel étouffe tout autre sentiment. Nous regrettons seulement qu'il ait tardé si longtemps à se décider et que sa perplexité ait donné lieu à de nouvelles complications qui augmentent les difficultés à surmonter.
 Si effectivement, comme tout paraît l'indiquer, la pensée du ministre est de suspendre le paiement des traites au moins en ce qui concerne cette grande masse de papiers qui absorbent les fonds publics, tout en laissant l'exécution de cette mesure à la discrétion du guberna; si l'état; en tout cas, nous ne pouvons que nous féliciter de cette mesure, car elle nous paraît être la seule qui puisse nous procurer les ressources nécessaires à nos besoins, sans nous imposer de nouvelles charges, et sans nous faire perdre de vue les intérêts individuels, que les autres mesures, en ce genre, ont toujours eu pour résultat de compromettre.

Malgré la triste perspective que présente notre situation financière et les considérations peu consolantes que fait naître la comparaison de nos dépenses et de nos revenus, nous avons en nous la conviction que l'on peut marcher en avant et établir une certaine balance dans les budgets, une fois que leurs produits seront appliqués au paiement des obligations.
 Malgré le déficit que nous avons signalé, nous croyons que dès que les traites et les charges de toute espèce qui grèvent le trésor pas anticipation, seront écartées pour être soumises à une centralisation, moyennant le paiement d'un intérêt jusqu'à leur extinction, on pourra compter sur une rentrée dans les caisses publiques de 700 à 800 millions de reaux effectifs. Il suffirait pour cela, comme nous l'avons déjà indiqué, de régulariser la perception des impôts, et de prendre des mesures pour que les valeurs du trésor ne soient pas des valeurs fictives qui ne figurent que pour mémoire dans les états.

Nouvelles de la capitale.
 La question de la paix...
 Dans sa séance du 10 de ce mois, le sénat a entendu une communication tendant à être informé si, depuis le commencement des négociations qui ont eu pour résultat le traité actuellement soumis à cette chambre et qui a pour objet l'acquisition du Texas aux Etats-Unis, il n'y a eu aucune ordonnance de la part du président des Etats-Unis, ou de la part de quel motif et contre quel ennemi préparé, ou dans quelle nature des préparatifs qui ont été faits ou commandés, et enfin si aucun mouvement ou rassemblement ou disposition des forces navales ou militaires des Etats-Unis a été ordonné en vue de semblables hostilités? Le sénat a désiré aussi qu'il fut fait communication des copies de tous les ordres donnés relativement à de semblables préparatifs et à la conduite future des officiers de l'armée de terre et de la marine.

En réponse à ces questions j'ai l'honneur d'infirmer le sénat qu'en conséquence de la déclaration du gouvernement mexicain qui a été communiqué à celui des Etats-Unis et que j'ai soumise au congrès au commencement de cette session, laquelle déclaration annonce la détermination du Mexique de considérer comme une déclaration de guerre de la part des Etats-Unis la ratification définitive de tout traité ayant pour objet d'annexer le Texas aux Etats-Unis, et en conséquence aussi

cette fête, qui sera la plus brillante de l'année, un élégant costume de polonoisier, et se sont mis au service des polonoisiers. Les drapeaux étaient en papier, chacun aux livrées de sa danse, les contours trahirent les goûts. Comme toujours, les mariés seront rigoureusement exclus.
 — Le bruit court que Mlle Déjazet est engagée pour trois ans au théâtre français de St-Petersbourg moyennant une somme de cent mille francs une fois payée.
 — Les quatre premières représentations de *Castro et Yri*, ont produit à la comédie française 25,000 fr.
 — Un comédien qui revenait d'Afrique se plaignait devant Odry des mauvais traitemens qu'on éprouvait à Maroc. Vous savez pourtant bien, lui répondit le vieux baron, que c'est avec du *Marocain* qu'on fait les tirans.

L'Association des arts à Paris, dont la fondation remonte à 1792, a tenu sa dernière séance, comme il a été annoncé, sa cent-actième séance publique, à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. Mathieu. Le compte-rendu des travaux de la société, présenté par M. P. B. Yonissier, son secrétaire général, a été justement applaudi pour la clarté, la finesse des aperçus et l'élégance convenance du style. Parmi les pièces dont il a été donné lecture, nous avons remarqué surtout de charmantes fables semi-politiques de M. Duvivier et Mathieu, et le rapport de M. Laisneur sur la cloche à plongeur de M. le docteur Payson, dont nos lecteurs connaissent déjà les expériences si pleines d'intérêt. Une séance, dont les membres de la société, compositeurs ou exécutans, désiraient exclusivement le programme, a dignement terminé la séance.

L'Athénée des arts, pour sujet de prix de poésie en 1845, a jugé que *La Mission du poète au 19^e siècle*. Le prix consiste en une médaille d'or de 300 fr. Les pièces de vers doivent être transmises au secrétaire de l'Athénée, à l'Hôtel-de-Ville, avant le 1^{er} avril prochain.
 — Il existe à Carigné (Deux-Sèvres) un vieillard de 109 ans. Ce vieillard qui s'appelle Dupetit et qui a été au moins 60 ans notaire, se porte très-bien, et fait tous les jours une promenade assez longue. Ses facultés intellectuelles ne sont point affaiblies, et il conserve parfaitement la mémoire des faits les plus éloignés.

de la confiance du pouvoir exécutif que le traité conclu à cet effet avec le Texas, sera promptement approuvé et ratifié par le sénat. Le nouveau traité a été considéré comme son devoir impérieux de concéder dans le giron du Mexique et dans le voisinage, comme simple mesure de précaution, une partie aussi considérable de l'armée nationale qu'il a pu réunir sous les ordres du capitaine Taylor, et en même temps d'assembler à Fort-Jessup, sur les frontières du Texas, toutes les forces militaires que les autres services ont pu réunir au Mexique.

En ce qui touche le nombre des navires déjà réunis dans le golfe et les eaux adjacentes et ceux qui ont ordre d'appareiller pour la même destination et en ce qui touche la force numérique des troupes assemblées sur la frontière, je m'en réfère aux ordres du département de la marine ci-dessus, portant que l'officier commandant est chargé de faire faire à ces forces tout le service d'une flotte d'observation et d'informer le gouvernement de tout ce qui lui semblerait indiquer un dessein hostile contre le Texas de la part de quelque nation que ce soit, aussi longtemps que dureront les délibérations du sénat sur le traité.

En même temps je dois ajouter que mon avis est que les Etats-Unis, ayant acquis par le traité un droit à la réunion du Texas, qui n'attend plus que la sanction du sénat, ils ne sauraient permettre à aucune autre puissance d'entrer sur aucune partie du territoire texien et de s'en emparer par la force des armes, aussi longtemps que dureront vos délibérations sur cette convention, sans faire acte d'hostilité envers les Etats-Unis, et sans justifier le recours de notre part à tous les moyens militaires à notre disposition pour repousser l'invasion.

Mon avis est en même temps que le Mexique ou tout autre état ne trouvera dans votre sanction du traité aucun juste motif de guerre envers les Etats-Unis; je ne crois pas non plus que cette sanction implique aucun risque sérieux de guerre. Néanmoins, il sera pris toutes les mesures convenables par le gouvernement des Etats-Unis pour conserver la paix publique sur une base juste et honorable en obtenant par une marche politique libérale, la reconnaissance du traité par le Mexique.

Washington, 15 mai 1844.

Signé, JOHN TYLER.

Les documents qui accompagnent ce message se composent de lettres et d'ordres des départements de la guerre et de la marine. La première est une lettre du secrétaire au président annonçant que les 16 compagnies, composant le 3^e et le 4^e régiments ont reçu l'ordre de partir pour Fort-Jessup, où se trouvaient déjà 7 compagnies du 2^e dragons, et qu'avec cet accroissement, les forces réunies sur ce point s'élevaient actuellement à 1,150 hommes. Le commandement du premier district a été confié au brigadier général Z. Taylor et celui du second au brigadier Arbuttle. Une lettre a été adressée à ce dernier pour l'annoncer qu'il doit se considérer comme commandant le corps d'observation.

Les officiers commandant les forces navales ont reçu des instructions dans le même sens.

On assure que le sénat a résolu de discuter le traité d'annexion en séance publique. On vante beaucoup les discours qu'ont prononcés quelques sénateurs influents, dans les assemblées à huit états.

L'état de Pensylvanie vient enfin de prendre une résolution qui sera décisive à l'égard de sa dette, qui monte à 200 millions, et qui depuis plusieurs années restait en souffrance. Une taxe de 31,000^e de dollars, par 100 dollars de propriété de toute nature en capital, a été votée pour le service des intérêts par le législateur. Le bill a été aussitôt approuvé par le gouverneur Porter, et il est devenu ainsi loi de l'état. Par cette mesure, la Pensylvanie offre un exemple qui trouvera des imitateurs, et fait disparaître un prétexte dont se couvraient plusieurs des états délinquants.

Cette nouvelle a fait monter, à New-York, au taux de 77 les 100 pour 100 de la Pensylvanie, qui étaient à 64.

Un pareil fait, accompagné des assurances qui arrivent, que le candidat conservateur à la présidence, M. Clay, rallie tous les jours de nouveaux amis à sa cause, autorise à espérer que la crise financière de l'Amérique, qui durait depuis 1836, tardera peu à toucher à son terme.

Nouvelles d'Angleterre.

Des interpellations ont été faites à sir James Graham, ministre de l'intérieur, au sujet de l'affaire du comte polonais, dont nous avons parlé hier et qui a été arrêté sous la prévention d'avoir proféré des menaces de mort contre l'empereur Nicolas. Sir James Graham a répondu qu'on avait procédé contre le comte Ostrowski, d'une manière tout-à-fait légale, et qu'il y avait eu matière à poursuite.

M. Borthwick a adressé quelques questions à sir Robert Peel au sujet de don Carlos. L'honorable membre désirait savoir si le gouvernement anglais n'avait pas reçu une proposition en faveur de don Carlos, et aux fins de pacifier l'Espagne, entre autres, par le mariage du fils de ce prince avec la reine Isabelle; si, dans cette proposition, don Carlos ne se montrait pas tout-à-fait disposé à faire de grands sacrifices personnels; si le cabinet anglais n'avait pas communiqué cette proposition à celui de Madrid; si le gouvernement britannique n'avait pas fait connaître son opinion à l'égard de cette proposition; s'il ne l'avait pas appuyée auprès du gouvernement d'Espagne; enfin si ce dernier y avait répondu et en cas affirmatif quelle avait été sa réponse.

Sir Robert Peel a répondu à ces interpellations, qu'en effet le gouvernement avait reçu une communication de la part de don Carlos, dans laquelle il était question du mariage du fils de ce prince avec la reine Isabelle; de pacifier l'Espagne et des sacrifices que don Carlos se déclarait prêt à faire, sans toutefois s'expliquer clairement à cet égard; mais il ne paraissait pas disposé à renoncer pour son fils à ses prétentions sur la succession au trône d'Espagne. La question d'Espagne, observait le premier ministre, paraît être plutôt une question de succession que d'extranéité. Au reste, ajouta-t-il, quoique, par la position actuelle de don Carlos cette proposition fût nécessairement d'une nature officieuse, le gouvernement britannique ne s'en est pas moins tenu à en faire communication à celui de l'Espagne, comme étant le représentant naturel de la nation, et l'arbitre le plus compétent dans cette affaire; mais le cabinet anglais n'avait en aucune manière appuyé cette proposition, à laquelle le gouvernement espagnol n'avait point fait de réponse.

Sir Robert Peel a répondu encore à lord Palmerston, qui est

intervenu ensuite dans cette discussion, que le gouvernement n'admettait point que la proposition de don Carlos, si elle était acceptée, pût amener le résultat que son auteur semble avoir en vue, que le gouvernement ne s'aurait point écarté de son opinion vis-à-vis du cabinet de Madrid, mais, que du reste il n'avait cherché ni à recommander, ni à entraver cette proposition, l'abandonnant entièrement à ceux qui seuls ont le droit de prendre une décision à cet égard.

Suivant une nouvelle version, le comte Ostrowski se trouvait dans l'établissement de M. Inkson, l'un des tailleurs à la mode de Londres aurait remarqué sur le comptoir un pantalon d'une forme peu ordinaire, et aurait demandé à qui cet objet était destiné. C'est, a répondu M. Inkson, un pantalon commandé par S. M. l'empereur de Russie, d'après le modèle que son valet de chambre a fourni. — Je m'étais bien douté, a répondu M. le comte Ostrowski, qu'un vêtement aussi excentrique ne pouvait appartenir qu'à un despote. Si j'en trouvais l'occasion, j'irais attendre au coin d'une rue le porteur de ce pantalon, et je vengerais, par un bon coup de fusil les malheurs de la Pologne.

Le chef des ouvriers de M. Inkson, effrayé de ces propos, et craignant que la menace ne fût mise à exécution, s'est hâté d'en donner avis à la police.

C'est par suite de cette dénonciation, que M. Ostrowski a été arrêté et relâché le lendemain, après avoir fourni non-seulement une caution personnelle de 500 livres sterling déposée par lui-même, mais après s'être fait cautionner pour 500 autres liv. sterl. par MM. Skinner et Lamy-Murray: en tout, 12,000 florins.

Le bal annuel en faveur des Polonais réfugiés a eu lieu le 10, le jour même du départ de l'empereur. La fête était brillante et la société nombreuse. Ce bal, auquel assistaient de 1000 à 1100 personnes, a rapporté, dit-on, 700 liv. st.

On remarque le démenti suivant donné par le *Morning-Herald* à un fait qui a eu le temps d'être reproduit par tous les journaux d'Angleterre et de France.

Nous pouvons démentir le bruit qu'une inspection particulière ou spéciale a eu lieu pour la marine marchande à la vapeur dans le but de l'armer, ou qu'on prépare ou va préparer un armement pour ces navires. L'amirauté possède la liste exacte de tout les bateaux à vapeur marchands, avec leur tonnage et leur dimension; il ne s'agit actuellement que d'une révision. Il n'y a pas pour ces bâtiments, dans les arsenaux du gouvernement, un armement spécial; mais si malheureusement leurs services étaient requis, les départements de l'amirauté sont si complètement pourvus sous tous les rapports, qu'en peu d'instans la marine marchande à vapeur en état de service, pourrait être convertie en auxiliaire le plus important et le plus efficace de la force navale royale de la Grande-Bretagne.

Nouvelles de France.

On lit dans le *Message*: Comme on le voit par la publication de la dépêche suivante, reçue ce matin par le maréchal ministre de la guerre, une escarmouche a eu lieu sur notre territoire, entre les troupes du lieutenant-général Lamoricière et 14 ou 1,500 cavaliers des Abd-el-Bokhari, et 500 cavaliers arabes, en avant d'Ouchda.

Malgré cette folle échamouche, qu'on pourrait raisonnablement attribuer à l'un des actes d'indiscipline si ordinaires dans de pareilles armées, mais qui, du reste, a été rudement châtiée, nous persistons à croire que les troupes régulières, sous le commandement d'El-Guenaoui, y regarderont à deux fois avant de commencer sérieusement les hostilités.

Si, contre notre attente, l'empereur de Maroc était assez mal conseillé pour s'attaquer à nous, les bonnes dispositions du général Lamoricière, la coopération du général Bedeau, venu de Tlemcen pour le seconder, et la présence du maréchal Bugeaud sur le point menacé de notre frontière, où il doit être en ce moment, ne tarderaient pas à faire repasser ce souverain d'avoir cédé aux instigations et aux menées d'Abd-el-Kader.

Voici le rapport du général Lamoricière:
Le lieutenant-général Lamoricière, commandant la province d'Oran, à M. le maréchal Bugeaud, gouverneur-général de l'Algérie.

Au camp sous Lalla Maginia, le 30 mai, à 10 heures du soir.

Monsieur le maréchal,

Je venais de terminer, ce matin, le rapport que vous trouverez sous la même enveloppe que celui-ci, et j'allais le faire partir, lorsqu'on vint me prévenir qu'une ligne de cavaliers se montrait dans la plaine, à environ deux lieues de nous, et marchait vers le camp. Une demi-heure après, tout le camp marocain paraissait distinctement, drapeau en tête, sur le bord de la *Mouilah*. Deux cents tirailleurs prenaient les devants; toute cette troupe se présentait dans l'ordre de combat ordinaire de la cavalerie arabe.

J'avais fait prendre les armes, charger les bagages, et j'étais prêt à agir. A onze heures, les premiers cavaliers entaillèrent la fusillade contre les grands-gardes, sans qu'aucune parole eût été échangée. Nous étions attaqués à deux lieues en dedans de notre frontière, et au bout de quelques minutes, force fut bien de riposter.

Je commençai à descendre vers la plaine, en poussant devant moi les cavaliers ennemis. M. le général Bedeau avec les zouaves, les 8^e et 9^e bataillons de chasseurs d'Orléans, tenait la droite. M. le colonel Roguet avec le 10^e bataillon de chasseurs et deux bataillons de son régiment, tenait la gauche et gardait le convoi.

M. le colonel Morris marchait en colonne par pelotons sur la gauche avec cinq escadrons.

La fusillade devint extrêmement vive, à droite, devant les zouaves et devant le 8^e bataillon de chasseurs. Nous avions eu présence douze à quatorze cents cavaliers des Abd-el-Bokhari, et cinq à six cents cavaliers arabes.

Les cavaliers ennemis s'engageaient en nombre de plus en plus considérable, entre notre colonne de droite et la muraille de rochers qui forme la berge du vallon, d'où nous descendions. Je laissai à dessein se prolonger ces engagements. Pendant trois quarts d'heure les cavaliers marocains sautèrent un feu qui leur coûtait cependant bon nombre d'hommes et de chevaux; plusieurs fois ils abandonnèrent les tirailleurs des zouaves et l'un d'eux les traversa même pour venir attaquer corps à corps le capitaine adjudant-major Chapuis, qui fut blessé.

Je pris le moment où ce combat était le plus vif pour lancer

par ma gauche deux escadrons de chasseurs, sous les ordres de M. le commandant Perenny. Cette charge appuyée sur les autres escadrons, sépara en deux la masse des cavaliers ennemis, et en abattit près de 100 entre les rangs de nos tirailleurs. Le plus grand nombre de ces cavaliers furent tués ou blessés, et les autres se retirèrent sur la place, trois drapeaux furent restés en fuite dans la plus complète déroute vers Ouchda. Les tirailleurs restèrent aux mains des chasseurs, et les zouaves que sur le champ de la charge, une cinquantaine d'hommes et 20 à 25 chevaux tués.

Plus de vingt tués et de nombreux blessés ont été enlevés de nos yeux. La cavalerie noire s'est montrée à ce début beaucoup plus entreprenante que nous n'avons coutume de voir les arabes.

Nous avons eu, de notre côté, vingt-cinq blessés (deux comberont probablement), deux chevaux tués et six blessés. Après deux heures de repos sur la *Mouilah*, je suis venu camper ici ce soir, afin de renouveler mes vivres.

M. le général Bedeau m'a prêté, dans cette affaire, tout le secours que me garantissait le passé. Toutes les troupes ont été conduites comme on pouvait l'attendre de soldats expérimentés par plusieurs campagnes.

Telle a été l'issue de cette levée de boucliers si impromptue. Rien de ce que je vous écrivais ce matin n'est démenti. Les indices étaient hier soir sinon pour la paix absolue, au moins pour une sorte de suspension d'armes... Cependant j'ai été déçu ce matin...

Voici, d'après deux prisonniers échappés au sabre des seigneurs, la cause de ce revirement subit: Un personnage appartenant à la famille impériale et nommé Sidi et Mamoun-ben-Chérif, vint ce matin à Ouchda avec un contingent de 500 Berbères voyés de Fez par le fils de Muley Abd-el-Rhaman pour faire partie de la troupe d'observation réunie devant nous. Sidi-mamoun, emporté par un ardent fanatisme, a déclaré qu'il voulait au moins voir de près le camp des chrétiens, et s'est mis en marche malgré la résistance et les observations d'El-Guenaoui, tout en objectant les ordres de l'empereur, n'osant opposer un refus absolu à un prince de la famille impériale.

L'indiscipline des Berbères, le fanatisme de la troupe, se sont excités de plus en plus en notre présence, et le combat s'est engagé.

Quoi qu'il en soit de ce récit, la guerre existe de fait. Les événements qui vont suivre nous montreront jusqu'à quel degré elle voudra le pousser. Il n'est pas douteux qu'Abd-el-Kader ne saie d'en profiter. J'écris cette nuit à tous les commandants de colonne. J'aurais l'honneur de vous adresser un nouveau rapport dès qu'un fait de quelque importance m'en donnera sujet. Veuillez agréer, etc.

DE LAMORICIERE.

— La chambre des pairs, après avoir entendu les rapports de plusieurs commissions, a repris et terminé la discussion du projet de loi sur le recrutement. Le projet a ensuite été adopté.

Un amendement, appuyé par le gouvernement et adopté par la chambre des députés à huit ans la durée du service, qu'elle avait réduit à sept années, temps fixé par la loi de 1832.

— La chambre des députés a voté jusqu'à ce jour 21 projets de loi, 7 projets restés à l'état de rapport à la fin de la dernière session ont été repris: ce sont les projets de loi du règlement du budget de 1841, de la police de la chasse, des brevets, des brevets d'inventions, du recrutement de Paris et la proposition sur la falsification des vins. Les 4 autres projets ont été présentés à cette session. — 13 propositions ont été déposées depuis l'ouverture de la session; 2 ont été portées et seront discutées incessamment, l'une est relative aux transferts des cendres du général Bertrand et l'autre aux veuves et enfants des auteurs dramatiques, 4 n'ont pas été prises en considération, et deux ont été retirées par leurs auteurs. Cinq sont soumises à l'examen des commissions; 29 projets de loi ont été présentés aux bureaux et envoyés à l'examen des commissions. Plusieurs sont rapportés, d'autres sont encore mis aux commissions. On ne pense pas que la session puisse terminer avant la fin de juillet prochain.

Nouvelles de Belgique.

Bruxelles, 13 juin.

La chambre des représentants a commencé hier la discussion sur la question des tabacs.

M. le ministre des finances a pris le premier la parole, et a déclaré qu'il adhérerait aux modifications de détail proposées par la section centrale, mais en même temps pour appuyer qu'il soutiendra fortement l'établissement d'un droit d'accise sur l'établissement d'un droit de débit, le droit sur la culture de la vigne, et enfin l'application des nouveaux droits sur tous les tabacs existant dans le pays au moment de la mise en vigueur de la loi.

— A ce sujet l'*Indépendance Belge*, s'exprime en ces termes:

Les orateurs qui ont attaqué le projet de loi ont dit entre autres choses, qu'il avait surtout pour résultat de servir les intérêts de l'étranger. L'assertion est de la plus rigoureuse exactitude. Il suffit, pour en juger, d'avoir sous les yeux le tableau de l'influence du commerce interlope sur les recettes de la Belgique. On sait que pour contrebalancer les effets de ce commerce et son développement, la régie française fait vendre les tabacs à des prix réduits dans les départements frontiers, et dis que le prix normal est à l'intérieur de 7 fr. le kilogramme (8 francs pour le public). Eh bien! voici le relevé des quantités vendues par la régie en 1842, dans les six départements de la Somme, de l'Aisne, des Ardennes, de la Meuse, du Nord, et de la Belgique, et des sommes reçues:

40,956 kilog., de tabacs à fr. 5 55	fr. 227,300	
179,039 "	8 40	1,503,720
502,872 "	2 55	1,282,622
586,209 "	2 15	1,260,252
1,815,789 "	1 70	3,086,872

3,124,865 kilog. qui ont produit fr. 6,460,766

Supposez le commerce interlope détruit, la régie française débarrassée de la concurrence de l'infiltration, et ces 3,124,865 kilog. auraient produit, au prix normal de 7 fr., 21,864,065 fr. ou 15,408,502 fr. (quatre millions et demi) de plus, il faudrait ajouter l'excédant de recette qui proviendrait

croissement de vente en remplacement des tabacs belges. La licence pourrai donc s'élever jusqu'à vingt millions par an. Ce serait l'équivalent d'un capital de quatre cent millions. On ne saurait évaluer d'après cela l'influence qu'elle aura sur la prospérité du commerce interlope, et toujours on verra que cette licence serait immense.

Nouvelles de Turquie.

Cattaro, 30 mai.

Les pachaliks de Vrania, Totova, Pristina et Scopia en Albanie sont en ce moment pleinement insurgés. Le pacha de Vrania est privé de tout ce qu'il possédait et a dû s'enfuir à Kiuperlin où il se trouve encore. Le pacha de Pristina, également expulsé, s'est retiré à Prisrend. Le commandant de ce dernier pachalik a envoyé 6,000 hommes à Pristina pour rétablir Abdoraman-Pacha dans sa dignité, mais ses troupes n'ont rien pu faire et ont dû se retirer. Les rebelles du pachalik de Totova se refusent à reconnaître Dalo-Bey, nommé pour être leur gouverneur, ont épousé aussi Flaki-Pacha de Dibra, qui était accouru au secours de Dalo-Bey. Hairadin-Pacha se trouve avec 4,000 hommes d'infanterie dans le voisinage de Scopia, ville avec laquelle il est en négociation pour y entrer sans effusion de sang. Jusqu'à présent ceux qui ont combattu pour la Porte, ont toujours en leur faveur. Rechid-Pacha, séraskier de Romélie, a reçu ordre de presser vivement les rebelles avec les troupes qui se sont concentrées à Kiuperlin et forment une armée de 10,000 hommes. Du côté, les rebelles ont envoyé des délégués à Saïd-Pacha, gouverneur général de Romélie, pour justifier leur mouvement. Ils déclarent ne pouvoir se soumettre au recrutement et à d'autres innovations contraires à leurs anciennes franchises. A Vrania, la construction d'une église grecque a essentiellement motivé les troubles. Les insurgés se permettent les plus cruelles atrocités; ils empalent des enfans pleins d'innocence et attachent les chrétiens à des arbres qu'ils allument ensuite, de manière à les voir succomber leurs victimes sous le plus affreux martyre. Puissent enfin les puissances chrétiennes intervenir, avec énergie et mettre fin à des horreurs dont le seul récit fait dresser les cheveux! Moins on oppose au Turc de résistance, plus son fanatisme s'exalte et plus les pauvres habitans chrétiens de ces pays barbares ont à souffrir.

Nouvelles et faits divers.

On lit dans la Presse :

M. de laque d'Angoulême, mort à Goritz le 3 juin, était né à Versailles, le 6 août 1775. Il n'était donc âgé que de 69 ans. L'esprit de justice et de modération était ce qui caractérisait le prince, qui avait très-sincèrement l'amour du bien. Il était noble et brave. Nommé généralissime des troupes françaises en Espagne, il a donné la mesure de ces qualités dans l'expédition de 1803, et dans la réduction de la célèbre ordonnance d'Andujar. On cite de lui le trait suivant. Dans une inspection, un boulet effleura sa tête; on lui remontra à quels dangers il avait l'imprudence de s'exposer : « Eh bien ! réprit-il, je mourrai en bonne compagnie; ce sera une mort toute française. » Et il continua son inspection.

On écrit de Trieste, 4 juin. Suivant des nouvelles positives, on va sous peu ouvrir à Vienne des négociations tendant à conclure un nouveau traité de commerce et de navigation entre la Russie et l'Autriche; on dit que M. de Ternoborsky, l'auteur de l'ouvrage sur les finances de l'Autriche, sera chargé par la Russie de prendre part à ces transactions.

La commune de Hambourg pour recueillir les dons en faveur des victimes du grand incendie qui a éclaté dans cette ville, le 4 mai 1842, vient de faire publier ses comptes. Il en résulte que le total de dommage causé par cet incendie s'élève à environ 38 millions de marcs courans. (1 marc courant est 71 c.)

Le New-York-Tribune parle de l'importante découverte faite par M. Broadmeadow de cette ville, d'un nouveau procédé au moyen duquel le minerai de fer est converti par une seule et unique opération et à meilleur compte que par la voie ordinaire, en fer malléable et parfaitement épuré. D'après le nouveau procédé, le minerai tel qu'il sort de la mine est exposé à l'action du feu dans des bûches, et lorsqu'il a atteint la température convenable, on y introduit un produit chimique qui agit sur le minerai, et produit la scorie. Cette opération de la scorie est effectuée par cette unique opération, on obtient un fer malléable et épuré qui non seulement est supérieur à celui produit par la double opération du grillage et du pilage, mais qui se vend beaucoup plus cher pour la fabrication de l'acier. Par ce procédé extrêmement simple on obtient du fer malléable d'une qualité supérieure, dont le prix ne s'élève qu'à 25 dollars par tonne (20 quintaux). L'industrie et le commerce pourront en retirer des avantages immenses. Sur le seul article des machines à vapeur, une économie de plusieurs millions par an; car, les machines authentiques, les Etats-Unis ont déjà dépensé pour ce seul objet 32 millions de dollars à la Grande-Bretagne. Ce procédé soutient qu'avec un capital de 100,000 dollars on peut produire 40 tonnes d'excellents produits par jour. Cette découverte est d'autant plus intéressante, que les Etats-Unis sont extrêmement riches en mines de fer et que le rapide accroissement de la population nécessite d'augmenter la consommation de cet article.

Une jolie artiste du théâtre du palais-Royal posait ces jours-ci, en usage et en abuse en femme qui n'est pas encore blasée. Elle se promène dans sa voiture le matin, à midi, à quatre heures, le soir; elle se promène à cheval sur ses premiers chevaux. Jeudi, selon son habitude, après avoir voyagé toute la journée, elle s'était fait conduire au Ranelagh. A onze heures, elle y grignota une glace et quelques biscuits. Le cocher n'avait rien pris depuis le matin. Les chevaux, la tête basse et l'esprit fatigué, se promenaient moins haut, mais se mouraient tout à fait. Jacques prit un parti violent. Il se précipita dans la voiture, et parvint jusqu'à sa maitresse, qui avait presque cessé de respirer. Comment! dit la jeune femme, les chevaux sont-ils morts depuis si longtemps!

les plains de tout mon cœur. Tenez, Jacques, portez-leur cette glace et ces biscuits.

— On écrit de Leau, le 6 juin. — Jamais notre petite ville n'a reçu autant de visiteurs qu'en ce moment. Le dessèchement de son lac en est la cause.

Chaque jour une grande affluence d'étrangers s'y rendent pour voir fonctionner les machines d'épuisement; plus de cinquante hectares sont à sec, et d'ici à quelques jours, l'eau aura entièrement disparu.

Jusqu'à ce jour, aucun poisson n'avait été vu, ce quiétonnait tout le monde, mais ce matin on vient de prendre tant de brochets, qu'on pourrait en charger deux voitures. Les plus grands qu'on a remarqués ne pesaient que vingt livres.

— On lisait dernièrement dans un journal de l'île de Jersey l'annonce que voici : « A vendre 131 procès, dont les dossiers sont la propriété d'un avocat très-renomé, et qui se retire des affaires au mois de juillet prochain.

Nota. Les clients sont riches et obstinés. »

— On cite un trait fort plaisant de naïveté campagnarde : Un paysan d'une commune du département du Nord a fait exprès le voyage d'Arras, afin, a-t-il dit, d'y voir l'éclipse de lune que les journaux de la localité avaient annoncée.

— Un prêtre, M. R..., qui habite les environs de Paris, vient d'acquiescer les dettes de son père, ancien négociant à Bourges, que les revers de fortune avaient frappé en 1798, et qui décéda vers la même époque. On dit que, considérable la somme ainsi volontairement payée, après qu'on eut vu que, qui ajoute de l'intérêt à cette action honorable, c'est que la plupart des créanciers du négociant de Bourges, étant morts dans le cours de ce demi-siècle, il a fallu se livrer à de laborieuses recherches pour découvrir leurs héritiers directs ou collatéraux, aujourd'hui disséminés dans toute la France et même à l'étranger. De pareils faits, auxquels on ne saurait donner trop de publicité, n'ont pas besoin de commentaire.

— Nouveau vaccin retrouvé chez la vache. — Depuis l'immortelle découverte de Jenner, il y a quarante ans, le vaccin n'avait été renouvelé qu'une fois et l'on pouvait craindre que ce virus préservateur, en passant tant de fois à travers l'organisme humain, ne perdît de son efficacité, ne s'usât, en quelque sorte. Fût-elle fondée cette appréhension devait cesser : M. Magendie vient de retrouver le cow-pox et voici comment deux femmes, chargées successivement de traire une vache, eurent toutes deux des pustules aux mains. Il en fallait beaucoup moins pour attirer l'attention de M. Magendie; il examina les mains de ses deux bergères et les trayons de ses vaches et il reconnut une éruption variolique bien caractérisée. Cependant, comme la physionomie des pustules était un peu altérée chez l'animal, parce qu'elles étaient un peu avancées, chez les femmes, parce qu'elles s'y étaient déjà spontanément développées, M. Magendie invita M. Piard à recueillir du cow-pox sur la vache et à l'essayer sur l'homme. C'est ce qui a été fait avec un plein succès au bureau de charité du troisième arrondissement. L'Académie des sciences et celle de médecine, qui se sont emparées de la question continuent les expériences. Le vaccin, ainsi rétrempé, repris à source primitive, aura sans doute une vertu plus infaillible encore.

— On sait que la décomposition des corps n'arrive presque jamais dans le temps après lequel on a la coutume d'ensevelir les morts, temps fixé par la police, mais que l'on est plus souvent disposé à avancer qu'à reculer. Pour être aux familles la vue du corps pendant ce temps d'attente, il a été fondé à Mayence et ensuite dans d'autres lieux ce que l'on appelle des maisons mortuaires, où l'individu que l'on présume mort est exposé à une température convenable, dans une bière garnie, ou même dans un lit, jusqu'à ce que la putréfaction se manifeste. Ces maisons sont des établissemens publics, auxquels sont attachés un médecin spécial, chargé de faire plusieurs visites par jour dans les cellules, et deux gardiens, dont la surveillance ne doit s'arrêter aucun moment, ni du jour ni de la nuit. Un mécanisme ingénieux, communiquant aux membres du corps, agit une cloche au moindre mouvement qui se manifeste, et tout est préparé dans une salle particulière, pour donner à celui qui a été plus que malade les soins nécessaires. Les corps ne sont inhumés que sur une attestation du médecin, et après que la famille a été prévenue.

— On lit dans La Verdad. Dans le quartier de Gracia (Catalogne), la femme d'un douanier a donné le jour à 5 petits garçons. Voilà qui est de mauvais augure pour les contrebandiers.

VARIÉTÉS.

DE L'ESPRIT DE DÉSORDRE EN LITTÉRATURE.

(Suite — Voir notre numéro d'hier.)

Les gens de lettres, qui ont tant de fois été accusés de n'avoir que le pouvoir, vint à lui manquer soudainement, il y avait encore au moins l'influence que les gens de lettres exercent les uns sur les autres, et qui établissait entre eux une espèce de solidarité, excellente garantie, quoique insuffisante parfois, de bon goût et de rectitude d'esprit. Il y avait l'amitié qui donnait des conseils, et qui veillait sur votre œuvre avec sollicitude, défendait votre imagination contre les grossiers excès, et, d'une main sûre, l'arrêtait sur la pente fatale. Il y avait la critique qui siégeait dans son prétoire, une critique sérieuse, quelquefois passionnée, amère, presque toujours juste au fond, qui rendait des arrêts et non des sermons, et ne désertant jamais son poste, protestait, quand elle ne pouvait faire mieux, il n'y avait donc alors que demi-mal, et il existait encore des digues contre le torrent; mais, aujourd'hui, toutes les digues sont renversées. Avec l'influence d'en haut, les saines influences intermédiaires ont disparu; il n'y a plus de solidarité dans les lettres, et l'association, ce n'est que pour une question de salaire, et pendant qu'on appartient à une association qui semble consacrer les principes de sympathie et de fraternité, on se retire dans son coin comme dans une forteresse. L'art s'étant transformé en champ de foire, où chacun veut vendre le plus cher possible, on considère tous les voisins comme des concurrents dangereux, et l'on vit dans un tel état de méfiance mutuelle, qu'un bon conseil donné naïvement serait pris pour une adroite perfidie.

L'amitié littéraire n'est plus de saison; cette Égérie romantique s'est enfuie du bois sacré, qui a été abattu et est devenu un grand chemin. En outre, la critique a presque partout donné sa démission ou trahi son devoir. Elle brille par son absence dans la presse quotidienne. Dès que les romanciers devinent les habitudes de la maison, il était bien évident que la critique a bien perdu ses droits sur leur compte, et qu'il ne lui serait permis de parler de leur talent que pour le surfaire. Là où il devait rencontrer des juges, le romancier a en effet trouvé des complices, et l'imagination a été livrée, sa robe a été livrée au sort, et de part et d'autre on a spéculé sur ses dépouilles.

Ainsi, pour nous consoler de nos pertes et suppléer à tout ce qui vivifie puissamment une littérature, nous avons tin honteux agiotage, qui s'est établi en maître dans le domaine de l'art et a fait descendre la pensée au rang d'une marchandise vulgaire. L'écrivain n'est plus l'artiste enthousiaste et consciencieux qui aime son œuvre; c'est un impresario cupide, qui, en faisant jouer sa pièce, songe avant tout à la recette. Ne lui demandez pas de quel côté son inspiration le porte de préférence, et dans quel endroit choisi il se sent le mieux en possession de ses forces. Une vocation distincte pour une branche de l'art est un embarras des plus gênans; la meilleure vocation est celle qui rapporte le plus. Tous les genres et tous les sujets sont bons, quand il y a de l'argent à recueillir. Par malheur, ce ne sont pas seulement les talens épuisés, aux abois, qui pensent ainsi; le débutant d'hier qui n'a pas encore fourni sa première course s'enrôle hardiment sous cette triste bannière, et croit bon tout au plus pour des Gérontes le soin de mériter une pure renommée qui verra pas venir de précieux suffrages qui se font attendre. Comme il se moque du jeune homme d'autrefois, qui s'imaginait sérieusement que la gloire était un chemin de franchir la frontière de ce royaume qui ont formé et successivement agrandi Descartes, Pascal, Bossuet, Molière, sans être saisi d'une crainte respectueuse d'abord, et sans prouver ensuite qu'on avait dans sa valise de quoi vivre honnêtement! Nait jeune homme qui se présentait muni d'un honorable bagage et d'excellentes provisions. Notre débutant, lui, se présente sans bagage, avec audace, il entre en redressant la tête, et, au lieu de s'occuper d'une œuvre qui pourrait honorer son nom, se met aussitôt en train de réaliser des bénéfices palpables. Sous ce rapport, la génération toute fraîche le dispute à la génération mûrie, et toutes les deux, celle d'aujourd'hui et celle d'hier, se précipitent à l'encre dans le gouffre toujours béant de l'industrialisme, que rien ne peut combler. Serait-il vrai, d'aventure, que chez l'un et chez l'autre, le même besoin exagéré de luxe, le même épicurisme raffiné, aient tué la véritable passion littéraire? — Le vieux Corneille, qui allait à pied, était ébloué par le comédien Baron, qui allait en carrosse, et il ne se plaignait pas, dit-on; je le crois sans peine; Corneille vivait avec son œuvre, ce qui est l'indivisible possession pour le poète, et il songeait à la postérité, qui vit bien en carrosse, mais laquelle nous ne songions pas. Pourquoi y songerions-nous? La postérité a le tort de ne pas payer comptant, et nous n'attendons que la gibrie qui s'écoulera. Faire l'olie de sa plume pour des écus, tel est le fond de notre système. Beau système, qui a pour infaillible résultat de détruire le talent, et d'élargir la conscience!

Si l'industrialisme cause des ravages sur toute la ligne, l'orgueil, qui n'est pas une forme moins dégradée de l'esprit de désordre, a aussi une large part à jouer. Par lui, que d'œuvres manquées! Par lui, que de talents perdus! L'orgueil est un prétendu qui ne compose pas; il veut un empire absolu, et il est rare que de nos jours il ne parvienne à ses fins et ne triomphe facilement de ses rivaux; ils faiblissent, et il grandit. C'est principalement contre le bon sens qu'il dirige ses coups. Chez les uns, ce dernier oppose une assez longue résistance; chez les autres, il cède à la première sommation. Or, lorsqu'il est expulsé, l'imagination se trouve seule en compagnie de l'orgueil, et la catastrophe est inévitable. L'orgueil, dans son soupape de sûreté, éclatera. Attendez-vous à l'explosion, et tachez qu'aussitôt le simple écrivain passe grand homme; son faîteuil à la Voltaire est désormais un trépié; les pages qu'il laisse échapper de sa plume d'or, sont les feuillets épars d'un évènement de l'avenir. Son geste est superbe, son ceil profond, son front à quelque chose de majestueux. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'aislé où daigne habiter le grand homme n'est pas désert, et que des neophytes sincères ou intéressés le hantent assez fréquemment. L'orgueil hait le dialogue, il parle et n'écoute pas. Le grand homme écoute pourtant, mais il n'écoute que les slogans qui montent vers lui. Il se nourrit d'encens, le plus enivrant des parfums, et un beau jour, ayant entendu depuis longtemps que les hymnes chantés à sa gloire par ses enfans de chœur, il se sent devenir fou comme l'empereur romain. C'est fait, il veut être adoré de tous. Qui le discutera désormais sera un blasphemateur; qui le regardera en souriant, un impie. Nous avons plus d'un dieu de cette trempe-là dans notre Olympe.

Sé livrer à cette fatale puissance de l'orgueil sans faire ses réserves, c'est se vouer aux plus déplorables écarts, et donner des otages à la folie. L'orgueil extravagant inspire une ambition sans limites, et le guide sans pitié à qui sait passablement conduire une berline, qu'il serait capable de conduire le char du soleil. Nous voyons cela chaque jour. Les plus petits écrivains croient appelés aux plus vastes entreprises, et viennent à eux-mêmes rare que de voir des intelligences de mince portée aborder avec une imperturbable assurance des obstacles qui effrayent plus d'un vrai génie d'autrefois. Ce qui est le plus remarquable, c'est de voir de remarquables intelligences, qui n'ont pu fournir une carrière utile, seconde, se précipiter, existant à la remorque d'une vanité ardente et insatiable, et changer brusquement de rôle, investissant leur plume, nous donner une étrange et ingénieuse comédie. Sans doute l'industrialisme et l'orgueil ont respecté quelques-uns des talens, qui ne succomberont pas à la tentation, mais ils n'ont pas succombé; ils désintéressent et le grand homme n'encore quelques fidèles autour de leurs autels délaissés, mais ce petit nombre, qui ne s'est pas laissé attendre par le beau, fait mieux ressortir le défaut général.

De quelque côté qu'on regarde, en effet, dans la presse, dans le roman, au théâtre, on aperçoit perturbation et désordre. Toutes les fleurs du jardin des Espérides ont été cueillies, et les pétales d'or ont été partout éparpillés. La poésie n'est plus que le plus souffrir que les autres branches de l'art, quoiqu'elle ne soit plus de façon, la muse ait maintes fois levé le pied, et

que les poètes, le parle des plus grands, aient à se reprocher bien des erreurs et des fautes. — Que le poète puisse, absolument, être un homme d'état, il ne faut pas le nier; la chaleur de l'enthousiasme exclut pas la rectitude d'esprit, un magnifique élan ne recouvre pas des pensées très-positives. La question est de savoir si l'on peut à la fois remplir le double rôle et gagner le double laurier, si l'on peut être en même temps Canning et Byron, sans que Canning et Byron y perdent rien. Ce serait sublime, si c'était possible. Tel poème grandiose et incomplet prouve que c'est au moins bien difficile. Après tout, vaudrait-il mieux pour l'homme avoir été ministre du grand roi, à la place de M. de Croissy ou de M. de Seignelay, et avoir laissé une *Athalie* incorrecte, que d'avoir fait le chef-d'œuvre sans avoir été ministre? Je pense qu'il vaut mieux une ambition plus restreinte et des œuvres plus durables. Il ne s'agit pas de dire qu'on s'empresse prudemment, pour les années de la vieillesse, quand la verge aura tari, un travail de révision sévère et minutieuse. Il y a une correction qui ne relève pas de la grammaire, une correction qui est le tissu même de la pensée, et il ne faut rien moins que tous les efforts d'un esprit jeune pour la saisir et la fixer dans sa force et dans sa grâce. Si pour se parer de cette correction, qui au fond n'est autre chose que le style, l'homme n'a pas accompli sur le vif, il est à craindre qu'on n'ait agi à la légère, et qu'on n'ait gravement compromis un harmonieux style, absence de toute saignée vigoureuse, éducation littéraire qui n'est pas à chaque instant, on eût pu dire, en se contenant, un style serré et tendre, plein de délicatesse et de profondeur; on s'est laissé aller, et l'on est un Fénelon à la dérive.

Pendant que l'un, en se partageant, s'affaiblissait, d'autres, tout en se consacrant à l'art sans réserve, frappaient contre un autre écueil. C'est une loi pour le poète de se renouveler toujours et avec éclat. S'ils s'arrêtent dans une immobilité altière, il n'échappe pas à la monotonie, quelles que soient les merveilles de son rythme. Il faut que la poésie ait le cours d'un fleuve et non le mouvement des eaux d'un lac. En contemplation devant eux-mêmes, plusieurs ont oublié de se rajourner, n'ont pas suffisamment compris le charme de la variété dans le développement; ils sont tombés dans les redites. Or, se répéter, qu'on le fasse avec grandeur ou avec grâce, c'est s'appauvrir et charmer de moins en moins. Ils ont eu tort, moins tort pourtant que ce poète qui, après avoir eu une heure brillante dans sa vie, un jour de soleil, a cru pouvoir se passer d'inspiration, et y suppléer sans qu'on s'en aperçût. Hélas! l'effort n'a pas été couronné de succès. La lutte entre l'inspiration qui recède obstinément et le poète qui, voulant lui faire violence, tombe épuisé et hors d'état de faire autre chose que des vers plats et sans intérêt. Un autre, au lieu de se laisser aller à l'inspiration, se laisse aller à l'effort, et fait des vers qui sont de la prose en vers. Un autre, au lieu de se laisser aller à l'inspiration, se laisse aller à l'effort, et fait des vers qui sont de la prose en vers. Un autre, au lieu de se laisser aller à l'inspiration, se laisse aller à l'effort, et fait des vers qui sont de la prose en vers.

Naturellement, sur ces entrefaites, la poésie ne prospère pas, et ses dévotionnaires se font rares. La réunion des vertus qui sont le complément de la poésie, la prudence et le courage, la bonté et la fermeté, constitue les grands caractères; de même la réunion de ces qualités de style qui semblent contraires constitue les grands poètes. Ainsi la prose, poésie si elle allie la sobriété à la grandeur, et évitant d'une part la sécheresse, et de l'autre la mollesse, en un mot, elle sait être riche. C'est là un des précieux secrets de l'art. Sans lui, le luxe est un clinquant qui laisse des doutes sur la fortune du maître, si ronde qu'elle soit d'ailleurs. Sans lui, le poète, grâce à lui, tel paraît opulent qui n'est que pauvre. Il est trop prouvé que la poésie contemporaine ignore le rare secret, et qu'elle dégénère faute de le connaître. Dès le début, on avait bien remarqué chez les plus nobles d'entre eux une tendance à la profusion d'images; mais qui au lieu de se servir de l'outil si rapidement à la conséquence extrême, au dernier terme de l'abus. La précision est française; le défaut contraire est d'importation. Or, il semble que l'imagination ne devrait se fournir à l'étranger que de belles choses, et ces belles choses même, elle ne peut les obtenir que lorsqu'elle est comme lord Elgin, qui ne put rapporter à Londres qu'en brisant les marbres du Parthéon. Quoi qu'il en soit, la poésie moderne flotte dans le vague, et ne sait plus arrêter à la limite voulue. Aujourd'hui un poète est comme un voyageur dont le but serait d'aller à Rome, et qui, arrivant à Rome sans s'apercevoir, continuerait son chemin. Les strophes se déroulent en se répétant à l'infini. On déploie cent vers au lieu d'en avoir dix, et le charme est rompu. La saine allonge indéfiniment sa chanson, et la langue au lieu d'enchanter, étouffe-vous du discrédit profond dans lequel est tombée la production poétique! Penchez-vous sur le public, sur le mole, arrondi des périodes vides et enflées d'incoborements et riches images, n'est-il pas tout simple que le public s'esquive et le laisse dans une solitude où il pourra s'admirer à l'aise loin des importuns? On lui dit, que, dans le pays de La Fontaine et de Molière, le style public serait, un jour un dédale inextricable dans lequel le lecteur pourrait se promener longtemps sans rencontrer la pensée.

Parce que le public délaisse la poésie, il ne s'ensuivrait certes pas qu'elle méritât le dédain; ce même public, ennuyé, lassé, ayant vu tant et de si singulières choses qu'il n'a plus aucun solide principe de goût, et qu'il ne sait plus à quoi s'en tenir, court à toutes jambes après le roman, qui ne mérite pas un tel honneur. Le roman est une para-feu qu'on joue maintenant au bas du journal pour attirer les chaland; chose étrange! Les feuilletons politiques qui risent au sérieux n'ont pas trouvé de meilleur moyen de s'étendre, de se propager, que d'offrir aux bonnes gens la promesse amorce de fictions souvent puériles, parfois obscènes, et l'histoire est devenue toutes les fois qu'elle se montre, et où le bon goût est sacrifié sans scrupule. L'indifférence a fait place à l'indignation, et si elle n'installe le journal dans le feuilleton, les bacheliers de la force s'ils devaient doubler sa quotité, et qu'il trouverait très convenable de le louer ou de grave tribune politique sur un chapitre de Théophraste.

Quand ils se laissèrent si complaisamment hisser sur les treteaux du feuilleton, les romanciers signèrent l'acte de leur prochaine déchéance. — Dans certaines manufactures, il y a de malheureux ouvriers rotés à un travail qui doit leur tuer à coup sûr, en un temps donné, et souvent un temps très-court. Il y a des tables de mortalité, une statistique funèbre, et le plus robuste comme le plus faible a son heure marquée. Eh bien! cette terrible besogne qui ne pardonne pas à ces infortunés n'est pas plus infailliblement meurtrière que la besogne du feuilleton pour l'imagination du romancier. Les épreuves faites, on pourra bientôt dresser les tables de mortalité du feuilleton et se convaincre que le talent le plus vigoureux, le mieux trempé, ne résiste que peu d'années à ce régime délétère. — Que l'homme est insouciant, et que son propre avenir le touche peu! On dit que les pauvres ouvriers se voient, en chantant, à leur suicide, parce que leur métier leur rapporte par jour quelques sous de plus qu'un autre. Nos romanciers ne leur ressemblent-ils pas un peu? Ils courent gaiement à leur destinée, pourvu qu'il y ait augmentation de salaire. Pour un peu d'argent, ils acceptent toutes les chances d'une décadence inévitable et prochaine. Que ne font-ils pas? Ils passent et repassent d'un journal à l'autre, se mettent à la solde de tous les spéculateurs, et, n'ayant aucun souci de la dignité littéraire, s'engagent ou se dégagent pour un billet de banque de plus ou de moins. *Condottieri* de l'imagination, ils servent partout où l'on paie, et Dieu sait à quels usages ils ont été employés, que ce soit le monde le plus possible. Celui-ci refait ses anciens ouvrages, vit sur ses anciennes créations qu'il appauvrit et défigure, ou bien met en roman ses amis et connaissances, ce qui économise les frais d'invention. Celui-là, qui a la plume si preste, et qui tracerait, s'il le voulait, de si gracieuses pages, prête sa signature, comme une illustration de plus, à un livre qu'il n'a point écrit; gentilhomme qui fait trafic et déroge, il donne son nom à l'enfant d'un bourgeois, s'inquiétant peu de savoir comment ce nom sera porté. Un troisième trouve commode de découper aujourd'hui deux volumes dans *Benvenuto Cellini*, et d'en bâcler quatre demain avec je ne sais quels mémoires apocryphes; il prend de toute main, et a établi des ateliers de confection où il exploite une industrie qui a été oubliée dans la dernière loi sur les patentes. Mais quoi! au bout de l'an, l'illustre fait une bonne levée, et aura mené un train de févier général.

(La suite à un prochain numéro.)

M. S. N. DENTZ,
Dentiste de LL. MM. le Roi et la Reine et de LL. AA. RR. le Prince d'Orange et le Prince Frédéric des Pays-Bas; arrivera le 17 dans la résidence pour y séjourner, jusqu'au 21 de ce mois.
Il descendra à l'Hôtel dit *Toelast* sur le *Kleine Groenmarkt*. 6426.

LIBRAIRIE ANCIENNE
Le soussigné, ayant transféré sa Librairie au *Noordinde*, n° 312, vis-à-vis de la Place Royale (*Plaats*), saisit cette occasion pour se recommander à la bienveillance du Public. Les nombreux rapports qu'il n'a cessé d'entretenir, tant dans ce Pays qu'à l'étranger, le mettent à même de satisfaire à toutes les demandes qu'on pourrait lui faire dans sa spécialité.
La Haye, ce 14 juin 1844. **J. L. C. Jacob.**

NAVIGATION DES PYROSCAPHES
St.-Petersbourg, Lubeck et Stettin.
Le service des trois beaux et grands pyroscaphes privilégiés savoir:
Nicolaï I^{er}. **Alexandra.** **Naslednik.**
Capitaine G. B. BOS. Capitaine H. H. SCHUTT. Capitaine C. N. HEITMANN.
Se fera cette année régulièrement chaque samedi de *Cronstadt* et de *Travemünde* ainsi qu'alternativement samedi de *Cronstadt* et le samedi suivant de *Travemünde* (port de *Lubeck*) pour *Cronstadt* (port de *St.-Petersbourg*)
Le premier sera expédié samedi le 4 mai.
Le dernier le 9 novembre.
De *Swinemünde* (port de *Stettin*) pour *Cronstadt*
Le premier sera expédié samedi le 9 mai.
Le dernier le 22 septembre.
S'adresser aux bureaux de la Compagnie des Pyroscaphes à Lubeck et à Stettin.
Des prix des places on peut avoir des renseignements au bureau de la Société de Bateaux à Vapeur à Amsterdam. 6355.

M. ALEXIS CHARLES,
premier brin de France
à l'honneur de prévenir le public, que, cédant aux nombreuses demandes qui lui ont été faites, il a retardé de quelques jours encore son départ pour Amsterdam. En conséquence, il donnera, mercredi prochain 19 juin 1844, à la Grande Salle *Tivoli*, une dernière séance de **Lutte Mercurienne**.
Les hommes BART, doué d'une grande force physique, WILLEM VAN GOGH, WEISING, VAN DER MARK, VAN DER KLEF, GROENEWEGEN, JUSTMAN, habitans du village de Schiedamschen dijk et de La Haye, et assez généralement connus, comme doués d'une force musculaire extraordinaire, prendront part à cette Lutte.
Les hommes les plus forts et les plus robustes, y sont également invités.
La lutte commencera à 8 heures et demie du soir.
Prix d'entrée, premier rang / 1.25 — Deuxième rang / 0.60. 6430.

ETUDE SIMULTANÉE DE LA LANGUE FRANÇAISE ET ANGLAISE.
W. D. Serrrens, diplômé par les autorités compétentes, ancien maître de langues de LL. AA. SS. les jeunes princes de Saxe-Weimar, à l'honneur d'annoncer qu'il donne des leçons particulières de langue Française et Anglaise. Il apporte le plus grand soin de que les élèves, tout en faisant des progrès rapides, acquièrent une bonne prononciation. On est prié de s'adresser rue de la *Grande-Grille*, n° 22, en face de la *Veerkade*, chez M. l'Instituteur C. A. Buerker, qui fournira de donner tous les renseignements désirables. 6401.

MAGASIN D'ARTICLES DE MODES POUR MESSIEURS.
C. & H. MANUS SCHEER, *Korte Houtstraat*, n° 30, la première maison à droite, ont l'honneur d'annoncer qu'elles viennent de recevoir un nouveau de PARIS un assortiment choisi de tout ce qu'il y a de plus nouveau et de plus élégant en écharpes et cravates de satin uni et de *roulé*, ainsi qu'en cachemire: un grand choix de foulards des Indes, de chemisettes, des mouchoirs de batiste avec bordures de différentes couleurs, robes de chambre, etc. Une grande partie de Gants de la fabrique de A. Privat, *rue de la Paix*, n° 18 à Paris, des cols de batiste et de toile, des bretelles, des bonnets gracieux en velours et autres. Des brosses à tous les usages ainsi que des savons et parfumeries et tous les autres articles nécessaires pour la toilette, ainsi que des caleçons de tricot, etc.
PS. On y trouve également un grand choix de meilleurs cigares. 6319.

Annonce perpétuelle Gratis.
Avis aux propriétaires d'Hôtels, etc. — L'éditeur d'un ouvrage qui paraîtra incessamment sous le titre de: **Le Guide indispensable de l'étranger sur les chemins de fer et dans les provinces de la Néerlande**, prie MM. les propriétaires des principaux hôtels et cafés dans les villes de 1^{er}, de 2^e et de 3^e ordre de lui envoyer FRANCO soit leur carte, soit leur nom et celui de leur établissement, s'ils désirent que mention en soit faite dans l'ouvrage susdit, ce qui constituera pour eux une annonce perpétuelle.
Nota. Adresser l'information demandée au bureau du *Journal de La Haye* sous les initiales A. Z. Toute lettre non affranchie sera refusée.

Cours des Fonds Publics
Bourse d'Amsterdam du 13 Juin.

	Int.	12 juin.	13 juin.	14 juin.
Dette active	2 1/2	61	61	61
Dito dito	3	—	75 1/2	75 1/2
Dito d. to	5	100	100	100
Dito des Indes	4	—	94 1/2	94 1/2
Dito dito	5	—	100	100
Syndicat	4 1/2	99	99	99
Dito	3	—	87	87
Société de Commerce	4 1/2	141	141	142 1/2
Chemin de fer du Rhin	4 1/2	102	103	104
Dito de Harlem	—	—	97	97
Dito de Rotterdam	—	—	97	97
Act. du lac de Harlem	5	—	—	—
Oblig. Hope & C. 1798 & 18165	—	—	107	107
Dito dito 1828 & 18295	—	—	106 1/2	106 1/2
Brevet au Grand-Livre	6	—	—	—
Certificats au dito	6	—	—	—
Inscriptions 1831 & 1833	5	—	—	—
Emprunt de 1840	—	—	30	30
Id. chez Sieglitz et Comp.	4	—	90	90
Passivité de 1840	5	—	—	—
Dette différée	—	—	—	—
De Harlem	—	—	21	21
Ardoins	—	—	21	21
Obligations Goll. & Comp.	—	—	—	—
Dito métalliques	—	—	—	—
Dito dito	—	—	—	—
France	—	—	—	—
Pologne	—	—	—	—
Portugal	—	—	—	—
Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—	—
Actions 1836	—	—	—	—
Emprunt à Londres 1839	—	—	81	81
Id. dit. 1843	—	—	81	81
Obligations de 1843	—	—	46	46

Les intégrales étaient un peu plus élevées, les actions de 5 p. c. et les deux syndicats étaient un peu plus calmes. Les actions du chemin de fer de Rotterdam, avec peu d'affaires, étaient plus recherchées et celles du chemin de fer rhénan en hausse de 2 p. c. Les *losrenton* et le *de l'O.* soutiennent.
Le 5 p. c. espagnol, était un peu plus agréable, le 3 p. c. et surtout les coupons se sont améliorés.
Cours de l'argent: prêt à garantie 3%: prol. 3%: escompte 2 1/2%.

Bourse de Paris du 12 Juin.

	Int.	11 juin.	12 juin.	13 juin.
France	—	—	112 10	112 10
Cinq pour cent	—	—	89 40	89 40
Trois pour cent	—	—	30	30
Emprunt Ardoins	—	—	—	—
Anc. différé	—	—	—	—
Espagne	—	—	—	—
Nouv. dito	—	—	—	—
Passive	—	—	5	5
Naples	—	—	—	—
Certificats Paganoni	—	—	99 70	99 70
Pays-Bas	—	—	—	—
Dette active	—	—	105	105
Dito dit.	—	—	105	105
Belgique	—	—	—	—
Banque belge	—	—	—	—
États-Unis	—	—	—	—
Obligations de la Banque	—	—	—	—

Les nouvelles d'Afrique annonçant le commencement des hostilités avec le Maroc ont produit un peu de baisse à l'ouverture du parquet. Le 3 p. c. était à 82 30 et le 5 p. c. à 122. Mais les cours se sont rapidement relevés sur le bruit répandu d'un succès important obtenu par le général Lamoricière. On disait que cette nouvelle avait été apportée par une dépêche télégraphique.

Bourse d'Anvers du 13 Juin.

	Int.	13 juin.	14 juin.
Métalliques, 5%	—	—	—
Naples, 5%	—	—	—
Ardoins, 5%	—	—	—
Dite différée ancien,	—	—	—
Passive, 5%	—	—	—
Lits de Hesse, 67 P.	—	—	—
Coup. après la Boire (2 heures)	—	—	—
Ardoins, 21 % A.	—	—	—
Coup.	—	—	—

Bourse de Vienne du 7 Juin.

	Int.	7 juin.	8 juin.
Métalliques, 5%	—	—	—
Dite, 4%	—	—	—
Dite, 3%	—	—	—
Actions de la Banque 1000	—	—	—

DÉPART DU CHEMIN DE FER, SERVICE D'ÉTÉ
D'Amsterdam à La Haye.

N. N.	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE
Amst.	Rotterd.	Harlem.	Utrecht.	Amst.	Rotterd.	Harlem.	Utrecht.	Amst.	Rotterd.	Harlem.	Utrecht.	Amst.	Rotterd.	Harlem.	Utrecht.	Amst.	Rotterd.	Harlem.	Utrecht.
h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
7	30	7	46	8	5	8	19	8	31	8	42	9	3	9	14	9	14	9	14
12	30	12	30	12	44	12	56	1	22	1	22	1	22	1	22	1	22	1	22
4	30	4	48	5	5	5	10	5	31	5	42	6	3	6	14	6	14	6	14
8	30	8	16	8	25	8	36	8	46	9	13	9	24	9	35	9	45	10	50

De La Haye à Amsterdam.

N. N.	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE	DE
Amst.	Rotterd.	Harlem.	Utrecht.	Amst.	Rotterd.	Harlem.	Utrecht.	Amst.	Rotterd.	Harlem.	Utrecht.	Amst.	Rotterd.	Harlem.	Utrecht.	Amst.	Rotterd.	Harlem.	Utrecht.
h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
7	15	7	34	7	40	8	6	8	20	8	30	8	40	9	10	9	20	9	30
11	45	11	13	11	13	12	40	12	49	1	5	1	5	1	5	1	5	1	5
4	15	4	34	4	49	5	6	5	19	5	29	5	39	6	4	6	14	6	24
7	45	8	4	8	19	8	30	8	40	8	50	9	10	9	20	9	30	9	40

LA HAYE chez **Joseph Lubbers**, *La Haye*,
Dépôt général à **Amsterdam** chez **M. Schouten**,
Beurssteeg, et à **Rotterdam** chez **M. van der Sluis**,
Beurssteeg.